

# Autour d'Uriel Weinreich: langues en contact et sociolinguistique<sup>1</sup>

Louis-Jean Calvet<sup>a</sup>

<sup>1</sup> Je reprends ici, en le modifiant, le texte d'une conférence publiée dans: BILLIEZ J. (dir.). *Contacts de langues*. Modèles, typologies, interventions. Paris : l'Harmattan, 2003, p. 11-23

## Résumé

*Le présent article analyse la contribution de l'ouvrage d'Uriel Weinreich, *Langages in contact*, publié en 1953, à l'émergence de la sociolinguistique en tant que champ de recherche autonome au sein de la linguistique. Pour ce faire, l'auteur revisite les liens qui unissent Ulrich Weinreich à son directeur de thèse, André Martinet, et à son étudiant, William Labov, et le rôle des linguistes du Cercle Linguistique de New York et de la revue *Word* dans l'établissement de la sociolinguistique. À travers cet historique, est abordée la genèse de certains concepts-clé du domaine des langues en contact, puis plus largement de la sociolinguistique, tels que ceux de communauté linguistique, de bilinguisme, de changement linguistique ou encore de diglossie.*

**Mots-clés:** *Langues en contact. Sociolinguistique. Communauté linguistique. Bilinguisme.*

Recebido em: 23/10/2020  
Aceito em: 26/11/2020

<sup>a</sup> Universidade Aix-Marseille, Faculdade de Artes, Letras, Línguas e Ciências Humanas. Aix-en-Provence, França. E-mail: louis-jean.calvet@wanadoo.fr

---

## Comment citer:

Calvet, L.-J. Autour d'Uriel Weinreich: langues en contact et sociolinguistique. *Gragoatá*, Niterói, v.26, n.54, p. 11-25, 2021. <<https://doi.org/10.22409/gragoata.v26i54.46910>>

L'ouvrage d'Uriel Weinreich, *Languages in contact*, publié en 1953, présente la particularité d'avoir, en amont de l'auteur son préfacier, André Martinet, et en aval l'étudiant le plus célèbre de Weinreich, William Labov. Trois générations de linguistes donc, même si, hasards de sa vie, Labov n'avait qu'un an de moins que son directeur de thèse (il avait, après des études de chimie, travaillé pendant onze ans dans l'industrie avant de débiter des études de linguistique en 1961, à 34 ans : une filiation de directeurs et de thésards, Martinet-Weinreich-Labov, sur laquelle je reviendrai).

Martinet entamait sa préface de façon très épistémologique, rappelant qu'il fut un temps où les progrès de la recherche impliquaient que chaque communauté soit linguistiquement autonome et homogène. Il ne se posait pas le problème de savoir si, je le cite, « cette situation autarcique était considérée comme un fait ou comme une hypothèse de travail », mais affirmait qu'en s'aveuglant (c'est son terme) sur la complexité des situations, les chercheurs avaient ainsi pu abstraire un certain nombre de modèles fondamentaux pour atteindre une certaine rigueur dans l'analyse de ce qu'il appelait une « activité psychique de l'être humain », c'est-à-dire la communication linguistique.

Mais il ajoutait immédiatement qu'une communauté n'est *jamais* (souligné par lui) homogène. Que voulait-il dire par homogène ? Quand on regarde la façon dont il définira plus tard, dans ses *Éléments de linguistique générale* (MARTINET, 1960), la communauté linguistique, on se rend compte qu'il le fait par la langue : une communauté linguistique est constituée pour lui par les individus qui parlent la même langue. Ce qui signifierait que si la communauté n'est pas homogène, ce n'est pas qu'elle soit plurilingue mais plutôt que la langue soit soumise à variation. Devons-nous en conclure que Weinreich, dans *Languages in contact*, étudie les contacts entre des communautés linguistiques ?

Les choses ne sont pas très claires, et il semble y avoir une certaine contradiction entre la vision de la communauté linguistique qu'a Martinet et le terrain qu'a étudié Weinreich. Et nous avons là un premier problème qui est toujours au centre des discussions.

Dans les deux pages suivantes de sa préface, Martinet développait ses vues sur le bilinguisme et le contact des langues

sans jamais citer le nom de Weinreich. Et, dans ses dernières lignes, après avoir souligné que seule une étude scientifique des bilinguismes contemporains nous permettrait de définir avec exactitude les termes *substrat*, *superstrat* et *abstrat* et de savoir dans quelle mesure nous pourrions les appliquer à une situation historique donnée, il écrivait : « Il nous fallait un survol détaillé de tous les problèmes impliqués par le bilinguisme et liés à lui, par un chercheur bien informé des courants de la linguistique et pourvu d'une grande expérience personnelle des situations bilingues. Le voici. » (MARTINET, 1953, p. 9, In Weinreich).

Mais ce que je viens de traduire par « le voici » est, en anglais, « Here it is », c'est-à-dire que le pronom (*it*) ne renvoie pas à l'auteur mais au survol, *the survey* dont Martinet écrivait que nous en avons besoin. Si je signale cette bizarrerie, cette oblitération au sens étymologique, oubli ou effacement, de Weinreich, c'est qu'elle ne me paraît pas indifférente pour l'histoire de la sociolinguistique. J'ai le sentiment que Martinet s'approprie ce livre, non pas qu'il veuille en usurper la paternité, on voit d'ailleurs mal comment il le pourrait, mais parce qu'il y voit à l'époque le prolongement de ses théories. Weinreich avait d'ailleurs donné pour titre à son livre, *Languages in contact*, celui d'un cours que Martinet avait donné à l'Université Columbia, mais la thèse dont il était tiré portait un tout autre titre: *Research Problems in Bilingualism, with special reference to Switzerland* (1951). Et ce choix de rendre d'une certaine façon hommage à Martinet révèle un lien théorique fort entre le préfacé et le préfacier.

Il faut tenter d'évaluer ce lien dans un cadre plus vaste que celui des rapports entre un directeur de thèse et son thésard, mais aussi rappeler la situation du paysage linguistique américain au cours des années 1950, ce qui implique que nous remontions très rapidement jusqu'aux années 1920.

En 1925 paraissait le premier numéro de la revue *Language*, organe de la LSA (*Linguistic Society of America*) fondée un an auparavant autour de Bloomfield et Sapir. Ces deux hommes avaient alors des statuts universitaires peu prestigieux : Bloomfield enseignait dans l'Ohio State University et Sapir travaillait dans un musée à Ottawa. Mais ils allaient introduire avec leur revue un nouveau paradigme dans la description des langues : la phonologie (en anglais *phonemics*). Le succès de Bloomfield va alors aller croissant, il enseignera à Chicago

(1927) puis à Yale (1940) et marquera fortement la linguistique américaine. Son ouvrage *Language* (1933) sera le manuel le plus utilisé pendant de longues années dans les départements de linguistique des différentes universités américaines, et les années 1940 et 1950 vont voir le triomphe aux États-Unis d'une école néo-bloomfieldienne que tous les témoins s'accordent à décrire comme non dogmatique, ouverte, ce qui explique peut-être que les néo-bloomfieldiens étaient très divisés.

Pendant la seconde guerre mondiale fut en effet fondé le Cercle de Linguistique de New York qui se donna en 1945 une revue, *Word*. Ce cercle était essentiellement composé de linguistes néo-bloomfieldiens ayant fui l'Europe, et le restera, tandis qu'un autre groupe néo-bloomfieldien, plus américain, se réunissait autour de la revue *Studies in Linguistics*, créée à la même époque. Nous avons là deux réseaux physiquement différents mais théoriquement assez proches, implantés en des lieux différents et qui se manifestaient dans des publications différentes. Stephen Murray souligne ainsi que ceux qu'il appelle « US linguists », liés à Trager, publiaient dans *Studies in Linguistics*, revue dirigée par Trager, ou dans *Language*, et jamais dans *Word*, tandis que Jakobson, Martinet, Weinreich, Greenberg, publiaient dans *Word* (MURRAY, 1994, p. 217-218).

Il y a donc trois expressions, trois revues, du néo-bloomfieldianisme, et parmi elles un groupe structuraliste européen centré à la Columbia University, dirigé par Martinet, qui s'exprime dans sa revue, *Word*, et qui, dans les articles qu'il publie, de Samarin en 1955 sur le sango véhiculaire en Centrafrique à Ferguson en 1959 sur la diglossie, « montre que Martinet était intéressé par la promotion de recherches sur les situations linguistiques autres que l'habituelle idéalisation de communautés linguistiques homogènes » (MURRAY, 1994, p. 219).

Le Centre Linguistique de New York crée également une collection de livres, « publications of the Linguistic Circle of New York », dont le premier ouvrage est justement *Language in Contact*. C'est dire que cet ouvrage doit être considéré comme jouant un rôle dans une stratégie: Martinet veut promouvoir sa linguistique (dont les *Éléments de linguistique générale* seront bientôt le manifeste) et contrôler tout ce qui en sort, et il considère Weinreich comme un de ses cheveu-légers.

Mais que représentait Weinreich pour lui ? Un an avant sa mort, Martinet m'écrivait, dans un échange de lettres que nous avons eu à propos de l'histoire de la sociolinguistique:

Weinreich m'est resté fidèle aussi longtemps que j'ai enseigné à New York [...]. En tout cas sa thèse, non intégralement publiée, que je sache, allait dans le bon sens. Songez qu'il a 'fait' tous les villages de la frontière entre le français et le schwyzedütsch. (Lettre du 5 juin 1998).

« Il a fait tous les villages ». Mis à part son travail sur le franco-provençal (pour lequel son informatrice était sa mère) et une étude sur la prononciation du français menée dans un camp de prisonniers, pendant la guerre, Martinet n'a pas fait de terrain et n'a jamais réfléchi théoriquement sur les procédures d'enquêtes, sur la façon de parvenir aux pratiques linguistiques : il a essentiellement mis au point une façon d'extraire une phonologie d'un informateur, dont l'archétype est constitué par son travail sur le franco-provençal de Hauteville. Or, ce qu'il trouve le plus important chez Weinreich, c'est précisément son travail de terrain, l'aspect exhaustif de son approche. Dans la phrase suivante de la même lettre, il m'écrivait: « Labov, s'il avait été mon étudiant, aurait sans doute élargi son horizon où le sociologique laisse souvent le linguistique dans l'ombre. Mais j'accepte volontiers qu'on le place dans ma ligne, et Weinreich y a été pour beaucoup »

Il considérait donc en gros que Labov en faisait trop du côté de la sociologie. En d'autres termes, Weinreich était dans le bon chemin tant qu'il est resté fidèle à Martinet (il se rapprochera ensuite, comme on sait, du générativisme), tandis que Labov allait tomber du côté de la sociologie. Il y a là du grain à moudre pour qui veut réfléchir sur les liens entre ces trois linguistes et sur cette naissance (une des naissances) de la sociolinguistique qui me paraît liée aux langues, qu'il s'agisse de leurs contacts ou de leur dispersion, de leur éclatement régional (je pense, bien sûr, à l'importance trop souvent négligée en cette affaire: c'est dans l'atlas linguistique de la France de Gilliéron que la variation nous saute aux yeux, ou aux oreilles...). Du grain à moudre car c'est là que se noue le statut périphérique que la linguistique structurale a tenté d'imposer à la sociolinguistique, statut contre lequel Labov s'est insurgé. Pierre Encrevé (1976, p. 9) écrira même dans sa préface

à *Sociolinguistique*: « Pour Labov la sociolinguistique n'est pas une des branches de la linguistique, et pas davantage une discipline interdisciplinaire : c'est d'abord la linguistique, toute la linguistique - mais la linguistique remise sur ses pieds. ».

Martinet, donc, semble voir dans *Languages in contact* un texte certes séminal mais qui n'aurait pour effet que de prolonger sa propre pensée, d'instituer aux frontières de la linguistique, de sa linguistique, un domaine périphérique, tandis que le « dévoyé » Labov, coupable de sociologisme, verrait pour sa part la sociolinguistique comme *la* linguistique. Nous nous retrouvons ici au cœur d'un débat connu, mais qui apparaît peut-être ainsi sous un jour nouveau: la sociolinguistique, dont l'un des lieux de naissance est donc aux marges du fonctionnalisme, échappe lentement à son emprise. Dix ans plus tard, comme j'ai tenté de le montrer (CALVET, 1999), elle essaiera de se constituer plus nettement, mais en vain, en un réseau s'opposant au générativisme. C'est entre ces deux citadelles, le fonctionnalisme martinétien et le générativisme chomskyen, qu'elle a tenté d'imposer son existence et sa spécificité.

Mais revenons au texte. Ce qui me paraît le plus important dans cette préface et dans ce livre, c'est que le terme *bilinguisme* renvoie essentiellement, sous les plumes de Martinet et de Weinreich, au bilinguisme individuel. Le bilinguisme social ne pourra d'ailleurs être pensé qu'un peu plus tard, en particulier après la publication en 1959 du célèbre article de Ferguson, « *Diglossia* ». Mais cette conception est pour nous intéressante car elle semble poser le social en linguistique comme l'addition d'individus, ce qui est en contradiction à la fois avec la *gestalt theorie*, la théorie de la forme, selon laquelle un ensemble d'éléments est quelque chose de plus que leur simple somme, et avec les différentes variantes de la sociologie. Et cette limitation contribuera aussi à faire pour certains de la sociolinguistique et de la psycholinguistique des appendices de la linguistique « dure ». Nous y reviendrons plus loin à propos de Fishman.

Pourtant ce livre va sans aucun doute jouer un rôle important dans l'émergence de la sociolinguistique. Weinreich (1953, p.105) y vient vers la fin, à propos des créoles et des pidgins, qui sont pour lui le produit « de la modification des langues qui ont été en contact ». Il parle ici, comme dans le

titre de son livre, des *langues* qui ont été en contact, et non des peuples, des communautés ou des groupes, révélant ainsi les limites de la linguistique structurale.

En effet, je viens de le rappeler, Martinet était conscient que la linguistique naissante avait eu besoin de faire semblant de croire à l'autonomie et à l'homogénéité linguistiques des communautés, mais il croyait aux langues, et Weinreich également. Les contacts, donc, peuvent produire de nouvelles langues, se « cristalliser en nouvelles langues », pour reprendre sa formule exacte. Mais il ajoute immédiatement après que ces problèmes ne sont pas proprement linguistiques et relèvent de la sociolinguistique (page 70). Puis, après un chapitre sur le bilinguisme individuel, il en vient à l'aspect socioculturel du contact des langues. Et l'on trouve là, dans un court passage du chapitre 4 (page 87) dans lequel il cite Georg Schmidt-Rohr, une liste des fonctions des langues dans les groupes bilingues, qui préfigure de façon frappante ce que Ferguson écrira en 1959.

Mais pour Weinreich (1953, p.1) il y avait contact de langues lorsqu'elles étaient utilisées alternativement par les mêmes personnes et, comme il l'écrivait dès sa première page, « the language-using individuals are thus the locus of the contact ». Cette définition pose cependant un problème: encore une fois, comment atteindre le collectif à travers l'individu ?

Fishman, dans son article de 1967 sur la diglossie, considère que le bilinguisme est un fait individuel relevant de la psycholinguistique tandis que la diglossie est un fait collectif qui relève de la sociolinguistique, formalisant cette distinction dans un graphique célèbre, croisant l'absence ou la présence de bilinguisme avec l'absence ou la présence de diglossie, ce qui le menait à postuler quatre types de situations. Il ne donnait un exemple indiscutable que pour la première de ces quatre situations, « bilinguisme et diglossie », celui du Paraguay.

Pour « bilinguisme sans diglossie », il évoquait des individus bilingues dans une société en transition vers une autre situation linguistique, pour « diglossie sans bilinguisme » la Russie dans laquelle la noblesse n'aurait parlé que le français et le peuple que le russe, et enfin pour « ni diglossie ni bilingue » il considérait que cette situation n'était imaginable que dans de toutes petites communautés. C'est-à-dire que, bilinguisme ou diglossie, il s'agissait pour lui d'un problème social.

Tableau 1 - Bilinguisme et Diglossie

		Diglossie	
		+	-
BILINGUISME	+	Bilinguisme et diglossie	Bilinguisme sans diglossie
	-	Diglossie sans bilinguisme	Ni diglossie ni bilinguisme

Source: J. Fishman (1967)

Fishman, qui était un familier de la maison Weinreich, le père d'Uriel, Max Weinreich, grand spécialiste du yiddish, étant son maître à penser, a beaucoup travaillé sur les langues parlées aux USA, sur la loyauté linguistique, sur le plurilinguisme. Il a aussi collaboré, comme U. Weinreich, au volume de la *Pléiade* consacré au langage, publié en 1968 et dirigé par Martinet: l'un traitait d'unilinguisme et de plurilinguisme (Weinreich) et l'autre de la situation linguistique des États-Unis (Fishman).

Lorsqu'on connaît les tendances dogmatiques de Martinet, ces deux signatures dans un ouvrage qu'il dirigeait semblent indiquer qu'à ses yeux Weinreich et Fishman étaient de son côté, de « son école ». Ce qui nous ramène aux problèmes de filiation déjà évoqués plus haut.

Konrad Koerner a présenté l'histoire de la sociolinguistique comme une succession continue allant de Whitney à Labov en passant par Saussure, Meillet, Martinet et Weinreich:

During his years in Paris, Saussure's most distinguished student was Antoine Meillet (1866-1936), who in turn had André Martinet (b. 1908) as his student. I mention this fact because Martinet wrote a monograph-length study of his native dialect in 1939, which was published after World-War II (1946) and also because Labov, like Meillet and Martinet,



has also been particularly interested in questions of language change. More important still, while a professor at Columbia University in New York City, Martinet had Uriel Weinreich as his student, both for the MA and the PhD degrees [...]. Finally, we need only record the fact that Labov (b. 1927) took his advanced degrees with Weinreich [...] in order to establish a kind of genealogical line leading from Whitney to Labov (KOERNER, 1991, p. 61-62).

Il est vrai, pour reprendre cette suite dans l'autre sens, que Labov a été l'élève de Weinreich, lui-même élève de Martinet qui fut l'élève de Meillet qui lui-même fut le collègue et l'ami de Saussure qui a cité Whitney avec admiration. Mais cette vision linéaire de l'histoire pose un certain nombre de problèmes. Certes l'intérêt pour le changement linguistique est sans doute commun à Martinet, Weinreich et Labov, comme en témoigne en particulier le dernier texte de Weinreich, co-signé par Labov et Herzog (1968). Nous y voyons apparaître l'idée de synchronie dynamique, dont la fonction première est à mes yeux de sauvegarder dans la vulgate saussurienne le couple synchronie/diachronie : la fonction de ce dernier texte est pour Weinreich de construire une dialectologie qui soit à la fois structurale et historique.

Mais la sociolinguistique ne peut pas être limitée à l'analyse du changement linguistique. Labov a certes eu le coup de génie de lier le changement à l'insécurité linguistique, mais il restait marqué par le structuralisme, et l'on peut se demander pourquoi, formé par Weinreich, il a uniquement travaillé sur des situations monolingues, sur la variation intralinguistique. Il a fait semblant de croire qu'à New York ou à Martha's Vineyard il n'y avait que des variantes d'anglais (ce qui, certes, est déjà une variation). Mais il n'a pas vraiment étudié les contacts de langues.

Ici, une anecdote. En 1993 ou 1994, Labov était venu au laboratoire que je dirigeais à la Sorbonne, pour rencontrer mes thésards. Quelques jours auparavant, nous dinions ensemble chez Françoise Gadet, il venait de lire mon *Que sais-je ?* sur la sociolinguistique et il m'avait dit, en gros, ceci : « quand tu critiques la notion de communauté linguistique et proposes de la remplacer par celle de communauté sociale vue sous son aspect linguistique, cela aurait plu à mon maître Weinreich ».

Je suppose que, plus qu'un compliment, il s'agissait là d'une façon élégante de ne pas me donner son avis personnel. Car il faisait allusion à la façon dont je proposais de traiter le problème du plurilinguisme social, alors que les communautés qu'il a étudiées sont plutôt monolingues, ou du moins qu'ils les traitent comme des communautés monolingue.

La filiation que Koerner voyait comme linéaire, Saussure-Meillet-Martinet-Weinrich-Labov, est donc plus complexe qu'il n'y paraît. Pour dire les choses rapidement, c'est Martinet qui voyait en Labov, via Weinreich, le prolongement de sa théorie (cela est clair dans la lettre citée plus haut). Après avoir reçu cette lettre dans laquelle il me disait accepter que l'on place Labov « dans sa ligne », je lui écrivis que ce n'était pas vraiment l'avis de Labov qui, dans quelques passages, l'avait critiqué et, en particulier, suggérait que Martinet s'était éloigné de Meillet. Il me répondit le 22 juin 1998 :

Il est évident que Labov m'a lu de façon plus que superficielle ; tout ce qu'il dit de mes rapports avec Saussure est inexact. Je ne suis nullement en décalage avec Meillet. Je n'ai jamais rejeté les influences externes et l'interaction sociale. Les jugements de Labov à mon égard sont complètement faux . (Souligné par Martinet).

C'est-à-dire que si mon hypothèse exprimée plus haut, celle d'un réseau centré sur la revue *Word* et le centre linguistique de New York (en fait centré sur Martinet) tentant de créer une annexe « sociolinguistique » dans la périphérie de la linguistique fonctionnaliste, est juste, c'est bien avec Labov que la machine s'est légèrement grippée. Les choses ont évolué différemment, mais leur cours ne nous concerne pas ici.

À la fin de son livre, Weinreich prenait un ton programmatique. Après avoir donné la liste des questions ressortant de l'analyse de l'interférence linguistique (Quelle est celle des deux langues qui est la source de l'interférence ? Comment les effets de cette interférence sont-ils intégrés à la langue cible ? Jusqu'où se diffusent-ils ?), il consacrait ses deux dernières pages aux contacts de langues multiples, c'est-à-dire aux situations dans lesquelles une même langue a été en contact avec deux ou plus de deux langues.

Certaines parties du monde, écrivait-il, constituent des tourbillons linguistiques (il utilise le mot *whirlpool*, que l'on

pourrait aussi traduire par « maelström »): la péninsule des Balkans, par exemple. Il notait que certaines langues parlées aux USA avaient été en contact avec de nombreuses langues, comme le yiddish. Et il invitait à travailler sur des terrains concrets, comme l'Inde ou Israël, là où des nombreuses langues étaient en contact. Mais le terrain pour lui le plus riche était celui des États-Unis, qu'il définissait comme des «super-Balkans linguistiques », et il proposait une liste de thèmes de recherches: les langues indiennes, les langues de migrants, les communautés linguistiques qui étaient déjà bilingues sur le vieux continent (en particulier les yiddishophones) etc.

Ces situations de bilinguisme sont négligées, écrivait-il, et les rares études se fondent sur des méthodologies linguistiques ou sociologiques si différentes qu'elles ne sont pas comparables. Il est important de coordonner les recherches, poursuivait-il, de tracer des cadres de description («drawing up general canons of description») (WEINREICH, 1953, p. 115) afin que de nouvelles recherches soient plus systématiques et que leurs résultats soient comparables.

Quelques années plus tard, en 1958, Weinreich, qui dirigeait avec Martinet la revue *Word*, fut le premier lecteur du manuscrit de Ferguson « Diglossia » et il lui conseilla de développer une typologie plus vaste des situations linguistiques dans laquelle la diglossie aurait sa place. Ferguson expliquera qu'il n'était pas prêt pour un tel travail, mais l'idée fit son chemin puisque, quelques années plus tard, il se lançait dans une réflexion sur les formules typologiques des situations plurilingues, qu'il présenta en 1964 lors de la réunion organisée par William Bright à l'UCLA, et que beaucoup plus tard, en 1991, dans un article intitulé « Diglossia revisited » (FERGUSON, 1991), il expliquait qu'il avait voulu, en 1959, simplement décrire une situation particulière, en espérant que d'autres décriraient d'autres types de situations afin de parvenir à une typologie plus générale des situations linguistiques («taxonomy of language situations»).

Je dois dire que je n'en crois pas un mot: je ne crois pas qu'en écrivant « Diglossia » Ferguson pensait à une telle typologie, mais plutôt que ce sont les remarques de Weinreich et peut-être la lecture d'un article de William Stewart (STEWART, 1962) qui l'avaient orienté dans cette direction. L'idée de diglossie lui était venue d'un terrain très particulier,

celui des pays arabes, en particulier de l’Égypte où il avait séjourné, et il l’avait élargie à trois autres cas (Haïti, la Grèce, la Suisse alémanique). Mais, comme Labov, il avait via Weinreich subi l’influence de Martinet et plus largement celle du Cercle Linguistique de New York, et leur volonté d’élargir le champ de la linguistique au plurilinguisme, quelle que soit sa définition.

L’influence de Weinreich sur l’émergence de la sociolinguistique, si je ne me trompe pas, se trouverait donc dans les dernières pages de son livre et pourrait se ramener à la suggestion de trois grands axes de recherche: les terrains plurilingues, la nécessité d’un cadre théorique commun à plusieurs descriptions et la nécessité d’une typologie des situations.

Aujourd’hui, près de soixante-dix ans après la publication de *Languages in contact*, la situation linguistique de la planète a considérablement évolué et les linguistes ont pris conscience du nombre croissant de langues en péril, et du fait que les migrations vont peut-être bouleverser le tableau.

De ce point de vue, il faut signaler la fin de l’introduction d’un livre récent (DARQUENNES; SALMONS; VANDENBUSSCHE, 2019) dans laquelle les éditeurs évoquent de «possibles futures directions». Ils soulignent que les migrations à l’échelle mondiale vont sans doute déclencher de nouvelles situations de contacts linguistiques pouvant mener à l’insertion ou à l’isolationnisme, que les progrès technologiques et l’interdisciplinarité pourraient enlever l’étude des contacts de langues des mains des linguistes, enfin que le réchauffement climatique créera des nouvelles situations de contact, une crise écolinguistique avec la disparition de centaines de langues aujourd’hui en danger et l’apparition de communautés linguistiques hybrides (en fait ils écrivent «hybrid speech communities»). (DARQUENNES; SALMONS; VANDENBUSSCHE, 2019, p. 10).

Nous sommes loin de Weinreich ? En partie seulement. Car ces différentes directions de réflexion et de recherches viennent confirmer que l’étude des contacts de langues relèvent bien de la sociolinguistique, c’est-à-dire de la description des communautés sociales sous leur aspect linguistique.

## RÉFÉRENCES

BLOOMFIELD, Leonard. *Language*. New York: Holt, 1933.

CALVET, Louis-Jean. Aux origines de la sociolinguistique, la conférence de sociolinguistique de l'UCLA (1974). *Langage et société*, n. 88, p. 25-57, juin 1999.

DARQUENNES, Jeroen; SALMONS, Joseph; VANDENBUSSCHE, Wim. Language contact research: scope, trends and possible future directions. In: \_\_\_\_\_. (org.). *Language Contact: An International Handbook*, vol.1, Handbücher zur Sprach- und Kommunikationswissenschaft, vol. 45.1. Berlin: de Gruyter, 2019, p. 1-12.

ENCREVÉ, Pierre. Labov, linguistique, sociolinguistique. Avant-propos. In: LABOV, William. *Sociolinguistique*. Paris: Éditions de Minuit, 1976.

FERGUSON, Charles Albert. Diglossia. *Word: Journal of the Linguistic Circle of New York*, v. 12, n. 2, p. 325-340, 1959.

\_\_\_\_\_. Diglossia revisited. *Southwest Journal of Linguistics*, v. 10, n.1, p. 214-234, 1991.

FISHMAN, Joshua. Bilingualism with and without Diglossia, Diglossia with and without Bilingualism. *Journal of Social Issues*, n. 23, p. 29-38, 1967.

KOERNER, Konrad. Toward a History of Modern Sociolinguistics. *American Speech*, v. 66, n. 1, p. 57-70, 1991.

MARTINET, André. *Éléments de linguistique générale*. Paris: Armand Colin, 1960.

MURRAY, Stephen. *Theory Group and the Study of Language in North America: A social history*. Amsterdam: John Benjamins, 1994.

STEWART, William. An Outline of Linguistic Typology for Describing Multilingualism. In: RICE, Frank A. (org.). *Study*

*of the Role of Second Languages in Asia, Africa and Latin America.* Washington: Center for Applied Linguistics, 1962, p. 15-25.

WEINREICH, Uriel. *Languages in Contact: Problems and findings.* Preface by André Martinet. New York: Linguistic Circle of New York, 1953.

WEINREICH, Uriel; LABOV William; HERZOG Marvin. Empirical Foundations for a Theory of Language Change. In: LEHMANN, Winfred; MALKIEL, Yakov (org.). *Directions for Historical Linguistics.* Austin: University of Texas Press, 1968, p. 95-195.

## Resumo

### **Sobre Uriel Weinreich: línguas em contato e sociolinguística**

*O presente artigo analisa a contribuição da obra de Uriel Weinreich, *Languages in contact*, publicada em 1953, para a emergência da sociolinguística enquanto campo de pesquisa autônomo dentro da linguística. Para tal, o autor revisita os vínculos que unem Ulrich Weinreich a seu orientador de tese, André Martinet, e a seu estudante, William Labov, e o papel dos linguistas do Círculo Linguístico de Nova York e da revista *Word* no estabelecimento da sociolinguística. Com base nesse histórico, é abordada a gênese de alguns conceitos-chave da área das línguas em contatos e, mais amplamente, da sociolinguística, tais como comunidade linguística, bilinguismo, mudança linguística ou ainda diglossia.*

**Palavras-chave:** *Línguas em contato. Sociolinguística. Comunidade linguística. Bilinguismo.*

## ABSTRACT

### **About Uriel Weinreich: Languages in Contact and Sociolinguistics**

*The present article analyses the contribution Uriel Weinreich's *Languages in contact*, published in 1953, to the emergence of sociolinguistics as an autonomous field of research within linguistics. To this end, the author revisits Ulrich Weinreich's bounds with his thesis supervisor, André Martinet, and with his student, William Labov, as well as the role of the linguists of the Linguistic Circle of New York and the review *Word* in the establishment of sociolinguistics. Through this historical review, the genesis of some key-concepts of the area of languages in contact, then more broadly that of sociolinguistics, is approached; among them, linguistic communities, bilingualism, language shift or diglossia.*

**Keywords:** *Languages in contact. Sociolinguistics. Linguistic community. Bilingualism.*

**Louis-Jean Calvet** é Doutor em Linguística pela Sorbonne; doutor em Letras e Ciências Humanas pela Universidade de Paris V. Foi professor da Sorbone; é professor emérito na Universidade de Aix-Marseille (antiga Universidade de Provence). Publicou mais de quarenta livros, com estudos sobre sociolinguística, a canção francesa e o discurso político. Participa do Projeto "Multilinguismo, direitos linguísticos e desigualdade social" (CAPES-PrInt-UFF).